

LE PASSE-TEMPS

ET LE PARTERRE

RÉUNIS

JOURNAL PARAISSANT TOUS LES DIMANCHES
excepté pendant la fermeture des Théâtres

Littérature - Beaux-Arts - Musique - Biographies - Nouvelles

ABONNEMENTS

Six Mois..... 3 fr.
Un An..... 5 »

Rédaction et Administration : 14, rue Confort, LYON

Y. FOURNIER, Directeur

ANNONCES

Annonces..... la ligne 0.50
Réclames..... — 1 »

SOMMAIRE

Causerie : *La peur du microbe* (suite et fin)..... Pierre BATAILLE.
Echos artistiques..... X....
Nos Théâtres..... X....
Lettre parisienne : *Discussion* Arsène ALEXANDRE.
Libre Chronique : *Les Impitoyables*..... Franc SILLON.
Souvenirs d'Antan : *Mon Bachelot*..... Emile DELON.



CAUSERIE

La Peur du Microbe

(SUITE ET FIN)

La présence des microbes sur les pièces de monnaie offre cette particularité surprenante, que ces infiniment petits affectionnent — de préférence — les pièces d'or.

Le métal jaune — qu'on a coutume d'appeler « le vil métal » — est on ne peut plus favorable à leur santé. Ils ont moins de sympathie pour les pièces d'argent et pas du tout pour les pièces de cuivre, ces dernières étant — paraît-il — absolument réfractaires à leur développement.

Le bon M. Azaïs aurait certainement vu là une juste compensation pour les pauvres diables ; leurs gros sous sont à l'abri de la contagion, tandis que les louis d'or du riche servent de repaire aux animalcules les plus redoutables. Décidément, la richesse ne fait pas le bonheur !

Mais s'ils dédaignent la monnaie de billon, les microbes se rattrapent largement sur tous les objets dont nous nous servons journellement.

Un savant allemand prétend qu'un verre — si bien lavé soit-il — n'est complètement débarrassé de ces bacilles que s'il est énergiquement frotté avec un linge aseptique.

De même pour la vaisselle : les cuillers et les fourchettes conservent encore vivants — même ayant été nettoyées — les microbes de la diphtérie et de la septicémie.

Notre premier devoir — après une affirmation aussi inquiétante — serait de revenir purement et simplement à ce que le populaire appelle « la fourchette du père Adam ».

Hélas ! cette fourchette à cinq branches est encore plus dangereuse que les autres, puisqu'elle sert de réceptacle à toutes les poussières microbiennes.

Les mains — les plus propres en apparence — sont peuplées de milliards de microbes qui se moquent de l'eau, de la brosse et du savon, comme de leur premier anneau ou de leur première virgule.

Pour les détruire — nous disent les hygiénistes — il faut, après un lavage de cinq minutes dans une eau stérilisée par des ébullitions successives, tenir les mains plongées — pendant le même laps de temps — dans une solution d'alcool et de sublimé.

Et n'allez pas ensuite les essuyer avec la première serviette venue : il vous est expressément recommandé de les laisser sécher.

Cette triple opération vous prendra, au bas mot, une demi-heure — le temps ne compte pas pour les hygiénistes — vous pourrez ensuite serrer sans crainte la main d'un ami, après avoir, toutefois, obtenu de lui la ferme assurance qu'il s'est de son côté scrupuleusement conformé à la même prescription.

N'est-il pas beaucoup plus simple de

supprimer tout de suite, la poignée de main ?

La théorie du baiser dangereux a fait rapidement son chemin : un médecin américain qui mène — en ce moment — une vigoureuse campagne pour l'abolition du baiser le déclare « une chose insalubre et une menace pour la santé publique. »

J'aurai souhaité voir ce féroce hygiéniste aux prises avec le bellâtre de Casimir Delavigne disant à la dame de ses pensées :

..... venez, vous qu'on adore,
Qu'on vous baise cent fois et puis cent fois encore !

Plus moyen, — comme dit l'ami Guignol, — de se faire « péter la miaille. »

Plus moyen de danser, non plus, puisqu'en dansant, on transpire, et que la transpiration contient un poison des plus actifs.

Vous connaissez, — n'est-ce-pas ? — cette révélation du valseur infectieux distribuant abondamment des ptomaines à sa valseuse, laquelle, — du reste, — les lui rend avec usure.

Echange de bons procédés dont les suites, malheureusement, ne laissent pas que d'être funestes.

Avec les aliments, nous atteignons le summum de la terreur.

Ne touchez ni au lait, ni au beurre, ni à la salade, ni aux sardines à l'huile, toutes ces denrées sont saturées de redoutables toxines dont le moindre accident peut déchaîner la virulence.

Quant au fromage, il fait involontairement songer à la rivière du Mar-seillais, cette fameuse rivière dans laquelle il y avait tant de poissons qu'on ne voyait plus l'eau.

Dans un gramme d'Emmenthal examiné à la laiterie même, un savant

suisse, M. Adametz, a compté 90.000 microbes!

Comment le fromage peut-il résister à tant d'adversaires et comment pouvons-nous résister au fromage?

La vin, la bière, l'alcool, la viande sont mis en suspicion. La plus élémentaire prudence conseille de n'y pas toucher.

Mais alors? nous voilà condamnés au pain et à l'eau?

Ce serait encore trop beau d'en être réduit là. Outre que l'eau est un foyer de pestilences, les hygiénistes se sont aperçus qu'on mêlait au pain, du plomb pour le blanchir, du savon pour l'alléger, de la craie pour lui donner du corps et comme l'eau sert à le pétrir, il tombe nécessairement avec elle sous le coup de l'excommunication générale.

La poussière n'est pas moins dangereuse que l'eau: usez des plus grands ménagements avec celle qui se pose sur vos meubles.

Gardez-vous d'y toucher avec un plumeau ou une brosse; gardez-vous surtout de promener un balai sur votre parquet ou sur vos carreaux.

Balai, brosse, plumeau, ces ustensiles d'un autre âge doivent être sévèrement proscrits; ils ne servent qu'à répandre dans l'air les squames de la variole ou de la scarlatine, les bacilles de la phtisie, du croup, de la grippe, et d'autres affections plus ou moins contagieuses, accumulés dans l'amas des balayures: le nettoyage humide, remplaçant le balayage à sec, est obligatoire.

Vous fuyez votre maison pour échapper à ces obstinés persécuteurs: vaine précaution.

Vous les retrouverez partout: ils vous attendent en colonnes serrées dans les bureaux de poste et dans les bureaux de tabac, sur les plaques du téléphone, dans le livre que vous feuilletiez, dans la goutte d'encre qui tremble au bout de votre plume. Ils vous guettent dans les tramways et les fiacres, sur les banquettes et sur les fauteuils des théâtres, partout, vous dis-je, partout!

Le ministre des travaux publics vient d'inviter les compagnies de chemins de fer, à supprimer toutes les étoffes, tapis et tentures, qui se trouvent dans les wagons et à les remplacer par du linoléum.

Avons-nous un gouvernement assez paternel? A quand les bancs de bois et les wagons découverts, d'il y a cinquante ans?

Comment nos pères s'y prenaient-ils donc pour vivre? Car enfin, ils vivaient; je me suis laissé dire que beaucoup atteignaient à un âge avancé; et, cependant,

l'air qu'ils respiraient n'était pas moins saturé de microbes que le nôtre, ils ne s'inquiétaient guère de l'eau qu'ils buvaient, non plus que des baisers qu'ils échangeaient avec des femmes aussi charmantes que celles de notre temps.

Je rends justice à notre époque: jamais de plus louables efforts n'ont été faits pour améliorer la santé publique; mais, je le demande en grâce aux hygiénistes, sous le prétexte de prolonger notre existence, qu'ils ne s'efforcent pas de nous la rendre insupportable.

Aurons-nous donc raison d'y tenir, alors qu'elle sera dénuée de tout attrait, de tout agrément?

Quelques-uns d'entre eux paraissent l'avoir compris: justement effrayés de leurs découvertes, ils s'efforcent, maintenant, d'en atténuer les fâcheux effets.

Dans une des dernières séances de l'Académie des Sciences, MM. Charrin et Guillemonat, ont victorieusement démontré que la terreur microbienne était singulièrement exagérée.

S'il est des mauvais microbes, il en est de bons qui ne se contentent pas de vivre en paix avec nous, mais livrent de continuel combats à ceux dont la présence pourrait nuire à notre organisme.

Soyons donc pleins d'égards pour ces invisibles amis et votons de chaudes félicitations — ce ne sera pas de trop, par le froid qu'il fait — aux deux bons docteurs qui se sont faits un devoir de nous rassurer.

Nous leur devons de descendre un peu moins tristement le fleuve de la vie et — une fois encore — le proverbe: « On a souvent besoin d'un plus petit que soi » aura pleinement raison!

Pierre BATAILLE.



Echos Artistiques

La Comédie-Française est en émoi. Un décret, qu'on s'attend à voir paraître au premier jour à l'*Officiel*, détermine la situation des sociétaires de la Comédie-Française, après les vingt ans de services obligatoires.

D'après les anciens textes, peu précis, le sociétaire pouvait continuer ses services après vingt ans.

Au lieu de « pourra prendre sa retraite » le décret nouveau de M. Leygues dit « prendra sa retraite », et rend ainsi sa retraite obligatoire après vingt années. Mais l'administrateur et le ministre auront toujours le droit de prolonger les services des artistes éminents.

Comme conséquence de ce nouveau décret, on assure que M. Jules Claretie a demandé à M. Leygues, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts,

la mise à la retraite de MM. Le Bargy, Prudhon, Baillet, Leloir et Mme Dudley; on cite d'autres noms encore.

Tous ces artistes sont chez Molière depuis plus de vingt ans; le plus ancien, M. Prudhon, depuis 1865; le plus jeune M. Le Bargy, depuis 1880.

M. Claretie, dans la note qu'il présente au ministre, déclare qu'il tient à renouveler les cadres de la Comédie, qu'il veut les rajeunir; il parle des jeunes sociétaires.

Rappelons qu'à la suite de la suppression du Comité de lecture, les sociétaires de la Comédie-Française, hommes et femmes, avaient à l'unanimité, signé la protestation suivante:

« Nous soussignés, sociétaires de la Comédie-Française, protestons à l'unanimité contre la mesure qui, sur l'initiative de M. Jules Claretie, enlève aux comédiens du Théâtre-Français le droit de lecture. Pour remplir notre devoir et dégager notre responsabilité envers nos successeurs, nous déclarons ne voulant pas aujourd'hui ouvrir un débat public, que nous ne nous inclinons que contraints et forcés. Nous sommes obligés, en outre, de constater que M. Jules Claretie n'a pas pris, en cette grave circonstance, les intérêts présents et futurs de la Société des Comédiens français, dont sa fonction lui commande de défendre les droits et dont il accepte de partager les bénéfices.

Au Grand-Théâtre de Marseille, M. Sentenac, appelé à remplacer M. Gluck, a dû résilier, à son tour, après une représentation du *Barbier de Séville*.

L'Administration municipale, qui tient en régie le Grand-Théâtre de Marseille, a renoncé à l'expérience qu'elle avait voulu faire en créant des places à 0,30 cent.

M. le Maire s'étant rendu compte de visu et auditu des éléments spéciaux, que son système rassemblait chaque soir « au poulailler », a établi un nouveau tarif fixant à 0,75 cent. le premier rang, et 0,50 les autres rangs, aux quatrième galeries.

La municipalité de Nîmes, à l'imitation de celle de Marseille, exploite directement son théâtre; mais, à la représentation d'ouverture donnée avec *Carmen*, le public s'étant plaint de l'insuffisance de la troupe, le maire a cru devoir venir défendre lui-même en scène les artistes engagés par son administration. Cette intervention du maire a provoqué de violentes protestations qui ont eu pour résultat la résiliation de la plupart des artistes.

Le théâtre de la Scala de Milan vient de fermer ses portes.

Il y a trois ans, à la suite de la suppression de la subvention par le Conseil communal, la Scala allait suspendre ses représentations, lorsqu'une société de dilettantes italiens, sous la présidence du duc Visconti di Modrone, en assumant à ses risques et périls la direction pour une durée de trois années.

Cette direction n'ayant pas été des

plus heureuses, au point de vue financier ne juge pas à propos de recommencer l'épreuve.

Le Conseil communal étudié, en ce moment, un projet de « referendum populaire » destiné à décider si, oui ou non, il doit rétablir la subvention.

Mort du doyen de la chanson.

Paul Henrion, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, laisse un nom très connu dans le monde de la chanson et un bagage musical considérable.

Il fut incontestablement, durant un demi-siècle, le compositeur favori du public des cafés-concerts. Indépendamment des 1,300 chansons et mélodies qu'il a écrites, Paul Henrion avait fait représenter une quinzaine de pièces dont une, *Pietro et Manola*, servit de début, à l'Eldorado, à Mme Judic. Il avait connu Béranger, qui l'avait accueilli avec bienveillance et à la mémoire duquel il gardait un souvenir ému.



NOS THÉÂTRES

GRAND-THÉÂTRE

Si les représentations de grand opéra présentent jusqu'ici quelques lacunes, il faut bien reconnaître aussi que celles d'opéra comique sont des plus satisfaisantes. Après *Carmen* nous avons eu, en ces derniers jours, *Manon* et *Werther*, présentés en d'excellentes conditions, *Manon* réunissait une fort belle salle ; la rentrée de Mme Tournié, dans un de ses meilleurs rôles, y contribuait certainement pour une bonne part, indépendamment de l'attrait qu'exerce toujours sur le public lyonnais, le chef-d'œuvre de Massenet.

Mme Tournié a partagé son succès avec M. Leprestre qui, de l'avis général, est un chevalier Des Grieux accompli.

M. Blancard (*Des Grieux père*), Ghasne (*Lescout*) Forest (*Morfontaine*) ont contribué au bon ensemble de la représentation.

M. Leprestre a chanté avec beaucoup de goût, de style et de sentiment scénique, le rôle de Werther.

Le rôle de Charlotte, auquel Mme Tournié apportait, l'andernier, un charme particulier, était confié à Mme Bressler-Gianoli qui l'a interprété avec un sentiment dramatique très sincère.

Mlle de Camilli (*Sophie*), MM. Ghasne (*Albert*) et Blancard (*Le Bailli*) ont droit à des éloges mérités.

L'orchestre de M. Miranne et les chœurs se sont fort bien acquittés de leurs tâches respectives dans les deux partitions si dissemblables de Massenet.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS

Le succès n'a pas complètement répondu, à Lyon, au bruit qui s'était fait, à Paris, autour du vaudeville de M. Pierre Wolff : *Sacré Léonce*.

Non pas que la pièce ne soit amusante, il s'y rencontre parfois des scènes fort drôles, malheureusement elle a le grand tort d'être coulée dans un moule dont messieurs les vaudevillistes ont étrangement abusé depuis quelques années.

Un garçon niais, comme il n'est pas permis de l'être, débarque de la province à Paris — remarquez que lorsque les vaudevillistes modernes ont besoin d'un idiot pour nouer une intrigue plus ou moins abracadabrante, c'est toujours en province qu'ils vont le chercher — l'oncle et la tante Debiegne ont caressé l'espoir de lui voir épouser leur fille Cécile, mais celle-ci le refuse, précisément à cause de sa naïveté trop accentuée ; un ami de la famille charge une cocotte de le déniaiser ; elle y parvient si bien qu'une fois lancé il ne s'arrête plus. Fort heureusement que le *Sacré Léonce* a l'heureuse chance de surprendre l'oncle Debiegne filant le parfait amour aux pieds de la cocotte qui lui a donné, à lui, de si bonnes leçons. Il profite de sa découverte pour redemander la main de Cécile, qui lui est accordée en échange de son silence.

La pièce est bien jouée : M. Delorme, de même que dans *Madame Mongodin*, se fait apprécier comme un comédien de la bonne école ; il est très bien secondé par MM. Maurel, Mmes Lelières, Detroix et Jalabert.

Quant à M. Collard, il s'est taillé un succès de bon aloi dans le rôle amusant de Seuzy, en même temps que Mlle Maud-Ferly, dans celui de Gabrielle, justifiait la bonne promesse qu'avait fait concevoir son heureux début sur notre scène de comédie, dans *les Amants de Saïy*.

THÉÂTRE-BOUFFES DE LA SCALA

Les représentations de la joyeuse comédie de Bisson, 115 rue Pigalle, et la belle audition de Mme Cosa Lapercherie, dans la *Cavalière*, de Jean Richepin, ont permis à l'inépuisable directeur de la Scala, M. Cabannes, d'apporter tous ses soins à une excellente reprise de l'opérette avec *Les 28 jours de Clasrette*. On ne pouvait donner une plus heureuse suite à *Miss Helyett* et aux *P'tites Michu*, aussi le public a-t-il accueilli avec une satisfaction marquée le vaudeville à fionsfions qui n'avait pas été représenté à Lyon depuis plusieurs années.

Beaucoup de refrains ont été bissés et des applaudissements largement distribués à MM. Leprince, Chartier, Mmes Devriès, Monnier et Fanielly. Et voilà l'opérette de Victor Roger, en route pour vingt-huit jours à la Scala, si toutefois elle ne les dépasse pas, ce qui pourrait bien arriver.

Lettre Parisienne

DISCUSSION

En chemin de fer, j'ai été le témoin involontaire d'une conversation dont je vais me faire le simple phonographe. C'était un petit train de banlieue qui roulait bien tranquillement à travers les paysages d'automne, sans fracas, de façon que pas un mot n'était perdu.

Les interlocuteurs étaient deux femmes, une jeune et d'allures vives, une qui n'était plus jeune, et sur le visage encore gracieux et charmant de laquelle passait une expression très légère, mais très visible, de lassitude et de fréquents chagrins. Le troisième personnage était un homme d'une quarantaine d'années, qui leur parlait, à de rares intervalles, d'un ton affectueux et un peu bourru.

— Vraiment, c'est une indignité ! s'écria la jeune, la pétulante, en froissant soudain le journal qu'elle lisait. Avez-vous vu ce jugement ? C'est monstrueux ! La justice, je vous le dis, est rendue maintenant par des monstres, de véritables monstres.

— De quel jugement parlez-vous ? ma chère amie, demanda la femme plus âgée, avec l'intention complaisante de permettre à l'autre de soulager un peu une indignation qui semblait la faire vraiment souffrir.

— Mais de ce jugement de Versailles qui vient d'être rendu hier. On a enfin condamné à mort Marie Grœtzinger, cette malheureuse femme qui a déjà passé je ne sais combien de fois devant des cours d'assises variées, pour y subir des tortures au moins équivalentes à la mort elle-même.

— Condamnée à mort ! dit la femme âgée. Vraiment, l'infortunée est traitée sévèrement.

— Hum ! l'infortunée, dit le monsieur affectueux et bourru. L'infortunée qui a tué son mari pendant son sommeil.

— Vous, taisez-vous ! Vous êtes un monstre comme les juges. Je le sais. Les femmes ont toujours tort avec vous. Elles sont condamnées d'avance. Aussi, je ne vous parle pas. Mais voyons ! Voilà une femme, une mère qui a toujours été traitée par ce mari indigne, avec mépris, qui a reçu de lui des outrages sans nombre cet homme était un coureur de la plus triste espèce. Chez lui, aux yeux même de sa femme, il séduisait les bonnes, les couturières, tout. Il se vantait cyniquement, il défiait et injurait. Un jour la femme perd patience. Elle se monte la tête, achète un revolver. Le rappor-

d'une bonne qui vient de voir M. Grœtzinger en « bonne fortune » achève de la pousser à bout. Après une nuit de colère et d'angoisses, elle tue ce bourreau, et vraiment la société n'y perd pas grand chose. N'a-t-elle pas bien fait ? Qui pourrait supporter de telles choses ?

— Hélas ! dit la dame au visage attristé et résigné, si toutes les femmes qui ont souffert se faisaient justice ainsi, cela ferait une brèche dans le sexe fort. Il est plus naturel... de continuer à souffrir.

— De continuer à souffrir ! Quelle douceur d'âme ! Cela me fait bondir ! Et d'ailleurs, je crois bien qu'elle a continué à souffrir cette pauvre femme ! Aux audiences, devant une foule avide de scandale, dépourvue de pitié, de sympathie humaine, des avocats, des témoins hostiles, ne se contentent pas de commenter simplement les faits de la cause, de parler du crime, puisque crime il y a, mais ils viennent verser sur cette femme sans défense, fût-elle la plus grande des coupables, des torrents de petits et écœurants racontars. Ils disent sur ses rapports avec son fils des choses abominables qui n'ont rien à voir avec la question, et que tout être un peu délicat renfermerait énergiquement au plus secret de soi-même, eût-il la conviction que de tels soupçons sont fondés. Cette femme-là a dû souffrir mille morts ! La condamner à la peine capitale, bien que cela me révolte comme une chose atroce, me paraît une superfétation.

— Vous parlez comme un avocat, ma chère ; tous mes compliments, reprit le monsieur bourru et bienveillant ; mais vraiment je ne puis blâmer le jury d'avoir fait un exemple. On dit à chaque instant qu'il faut faire cesser les soi-disant crimes passionnels. On veut extirper de la foule cette peu rassurante notion qu'il suffit d'un peu de passion dans les affaires pour qu'on se fasse justice soi-même. Si on ne commence jamais, les crimes passionnels continueront leur progression ascendante. Et puis, était-elle bien une « passionnelle » par définition, cette femme qui froidement, peu bravement, tuait un homme endormi, et cela après une longue nuit de réflexion ?

— De souffrances, de luttes, d'angoisses et de larmes se mêlant aux impulsions de vengeance.

— Bon, tout cela si vous voulez. Cela n'empêche pas, que comme on ne pouvait donner cette femme en exemple aux autres, je maintiens qu'il a mieux valu faire un exemple... dans le sens contraire.

— Des exemples. Eh ! bien, pourquoi

n'en fait-on pas à tant d'autres occasions ? Qu'est-ce que c'est que vos exemples d'une justice qui à chaque instant absout des crimes qui nous révoltent et refuse les circonstances atténuantes à une femme poussée à bout par d'indignes traitements pendant toute une vie ?

— C'est la justice. J'avoue que ses balances ne sont pas toujours un instrument de précision, mais je l'approuve de réagir contre les crimes des femmes.

— Et contre les infamies des hommes ?

— Si vous l'exigez.

— Eh, bien moi, je vous dis que vos exemples n'y feront rien, dit la jeune dame avec une sauvagerie énergique, et que nous continuerons à tuer nos maris.

— Ou à souffrir par eux, dit doucement la dame résignée, tandis que le monsieur bourru, le train s'arrêtant, ouvrait la portière et aidait les deux dames à descendre avec beaucoup d'égards.

Arsène ALEXANDRE



LIBRE CHRONIQUE

Les Impitoyables

La Cour d'Assises de Seine-et-Oise vient de commuer la peine de cinq années de réclusion — prononcée par la Cour d'Assises de la Seine, contre Mme Grœtzinger et cassée pour vice de forme — en une simple décollation par la guillotine.

Il n'a pas l'âme tendre pour les femmes qui assassinent leur mari, le jury versaillais ! Mais où je ne le reconnais plus, c'est dans l'accès de sensiblerie qui lui a fait signer ensuite un recours en grâce, en faveur de sa condamnée à la peine capitale.

Voyons, Messieurs les Jurés, vous le teniez en vos mains ce recours en grâce par la simple admission des circonstances atténuantes, auxquelles ne s'opposait même pas le ministère public !

Espérons que vos « remords » seront apaisés par la clémence d'Auguste — pardon ! — d'Emile ; et que Deibler (Anatole pour les dames... Brrr !) n'aura pas à exécuter votre arrêt impitoyable.

C'est égal, je plains le pauvre greffier dont le vice de forme a valu à la réclusionnaire cette singulière commutation de peine ! la plume doit maintenant lui trembler dans la main, quand il griffonne ses macabres hiéroglyphes.

Plus fort que Laubardemont, il lui a suffi de quelques lignes de son écriture, pour faire — involontairement — décapiter une femme.

N'y a-t-il pas de quoi, lui-même, en perdre la tête ?

En compensation, le jury d'Indre-et-Loire vient d'accorder des circonstances atténuantes à une cuisinière, accusée et convaincue d'avoir supprimé et fait bouillir son enfant nouveau-né.

De ce chef, elle s'en est tirée avec quelques années de réclusion.

Ce jury indulgent a, sans doute, considéré que le fait d'être cuisinière constituait une large circonstance atténuante du crime d'avoir fait bouillir son enfant.

Cette sorte d'excuse professionnelle n'échappera pas aux bouchers tourangeaux, par exemple, qui méditeraient de découper leur famille en morceaux.

FRANC-SILLON.

Souvenirs d'Antan

MON BACHOT

Lors de mon dernier séjour à Lyon, je passais sur la place du Collège au moment de la rentrée des élèves, et l'envie me prit de pénétrer dans cette vieille cour, où j'avais jadis passé tant d'années. Rien n'était changé, si ce n'est moi, et je ne pus m'empêcher, à l'instar de Bertram dans *Robert le Diable*, d'évoquer les ombres de mes camarades disparus. Bien peu restaient debout. Je ne voyais qu'Henry Germain, le directeur du Crédit Lyonnais, et votre serviteur que la faux du temps avait épargnés. Jamais vocation de financier ne s'était révélée d'aussi bonne heure, que celle d'Henry Germain : en rhétorique, déjà, les problèmes économiques le préoccupaient et un peu plus tard, sa chambre d'étudiant, Passage du Commerce, affreux passage s'il en fût, était encombrée des ouvrages sur la matière ; cela lui a réussi, du reste.

Les autres camarades, ne pouvaient plus répondre à mon appel ; c'était Puviss de Chavanne, grand garçon qui nous dépassait de la tête, seule supériorité qu'il eut sur nous à cette époque ; il s'est rattrapé depuis, il est vrai. Puis Baumer, mort à moitié fou, par excès de travail, médecin-major de l'Hôtel-Dieu, désigné à 25 ans. Je revois toujours cette chevelure blonde d'archange, qu'Hypolyte Flandrin a fait figurer dans un de ses tableaux d'intérieur d'église ; Eymeri qui annonçait déjà le savant sérieux qu'il est devenu depuis. Colfavru, le fils du concierge, dont le tambour nous appelait à l'heure de la classe, qui fut interné en Afrique sous l'Empire, devint député, et disparut comme les camarades ; Frédéric Morin, le disciple préféré d'Ozanam, qui voulut, lui aussi, marier le Grand Turc avec la république de Venise, le libéralis-

me et le catholicisme, et qui m'embaucha pour peu de temps, hélas! dans cette nouvelle église.

Mais si je donnais un souvenir ému à ces chers disparus, il n'en était pas de même de mes professeurs, à l'égard desquels je professais une indifférence complète, et c'était justice comme on dit au palais, car en dehors de la classe, nous n'avions aucun rapport avec ces maîtres, qui venaient passer deux heures au college, comme des commis à leurs bureaux.

J'en excepte pourtant l'abbé Noiroi, dont l'enseignement oral a laissé des traces si profondes dans les âmes lyonnaises. Celui de mes maîtres que je détestais le plus, était, sans contredit, M. Deguin, professeur de physique, espèce de bellâtre, prétentieux et blond à l'excès; cette haine tenait, non pas à des questions d'étude, mais à une rivalité amoureuse; le maître et l'élève aimaient la même femme.

L'objet de notre flamme commune, était une jeune confiseuse dont le magasin était sur le cours Morand. J'avais été à la *Mutuelle*, encore une invention qui a disparu, avec le mari plus âgé que moi, et cette mutualité menaçait de s'étendre sur des sujets qui ne faisaient pas du tout partie du programme scolaire. Cette liaison avec le mari me donnait de grandes privautés dans la maison, ce dont enrageait mon professeur obligé de se contenter d'oeillades furtives, alors que je trônais au comptoir sans la moindre vergogne.

Je *marchais* alors sur mes 19 ans, comme on dit à Lyon, et j'étais fort avancé pour mon âge. Je crois même que ce n'était pas la première flèche que le dieu malin s'était plu à tirer de son carquois à mon adresse. Le but était si facile à atteindre!.. Quoi qu'il en soit, je ne puis encore aujourd'hui, passer devant ce magasin sans sentir dans le cœur, ou du moins dans ce qui me reste de ce viscère détérioré par un long usage, un léger soubresaut, car il existe encore aujourd'hui à la même place, un magasin de confiserie. Les gouvernements passent, les empires s'écroulent, mais les enseignes restent, et à côté de ce magasin on voit encore et toujours, les boccas d'un pharmacien, dont les dynasties se succèdent avec la même régularité que celles des Pharaon Rhamsès et Aménophis.

J'avais donc souvent maille à partir avec mon professeur, qui se vengeait lâchement des succès de l'élève, sur un terrain où la science servait à peu de chose, et poussa la rancune jusqu'à me faire mettre à genoux, devant la classe composée de plus de cent jeunes gens. O humiliation! qu'eut dit la confiseuse,

si elle m'eût vu en pareille posture! Je tâchais de prendre ma revanche, autant que je le pouvais, et comme il ratait la plupart de ses expériences de physique un rire étouffé parti des rangs les plus élevés de l'amphithéâtre, ponctuait sa malechance lorsqu'il nous annonçait, comme le professeur d'un jeune prince, que deux gaz allaient avoir l'honneur de se combiner devant nous, et que ces deux gaz s'obstinaient à rester séparés.

J'interrompais le courant électrique de la bouteille de Leydes dont il faisait passer la chaîne dans nos rangs. Aussi, poussé à bout, ne craignit-il pas un jour de dire qu'il me retrouverait à l'examen du bachot, et il tint parole. Bien que j'eusse été reçu à l'épreuve écrite, il me poussa de telles colles à l'oral que je fus refusé. Cependant, la question que j'avais tirée de l'urne, était des plus faciles — le carré de l'hypothénuse est égal, *si je ne m'abuse*, suivant les vers d'un poète resté inconnu, aux carrés faits sur les deux autres côtés.

J'annonçais ma défaite à mon amie, dont les joues se couvrirent d'une rougeur indignée; je la consolais en lui disant que j'allais travailler pendant les vacances, et que je me représenterais à la session de novembre. Elle me détourna de ce beau projet, m'engageant à bien m'amuser, et m'assurant que je serais certainement reçu. Ce qu'elle avait prévu arriva, le terrible Deguin lui-même, fut tout sucre et tout miel, sans doute par suite de la fréquentation du magasin de confiserie.

Lorsque j'annonçais ma victoire à ma jeune amie, elle rougit imperceptiblement, décidément elle rougissait beaucoup la confiseuse, et je ne sais pourquoi un horrible soupçon traversa mon âme, jusqu'alors naïve et confiante. Mon amie n'était-elle pas pour quelque chose dans mon succès? le professeur de physique n'avait-il pas profité des vacances pour avancer ses affaires, et pénétrer dans le cœur de la place, ce cœur si doux et si agité?

Je me ressouvenais d'une pièce jouée au théâtre des Célestins, où l'acteur disait à une jeune ingénue: « Ah vous ne savez pas, mademoiselle, ce que cela peut vous coûter » ce à quoi la soubrette répondait d'un air dégagé: « Bah! je ne regarde pas à la dépense! » la confiseuse, elle aussi, n'avait peut-être pas regardé à la dépense? Cette pensée me torturait, c'était le premier coup de bistouri que le chirurgien fait pénétrer dans les chairs du patient qui s'habitue peu à peu à la souffrance, et finit par assister impassible au dépouillement de ses muscles. Je lui fis des scènes épouvantables, et pourquoi

GUÉRISON certaine des MALADIES NERVEUSES
Epilepsie, Hystérie, Danse de St-Guy, Affections de la Moelle épinière, Convulsions, Crises, Vertiges, Eblouissements, Fatigue cérébrale, Migraine, Insomnie, Spermatorrhée.

Par le SIROP de HENRY MURE
Succès consacré par 15 années d'expérimentation dans les Hôpitaux de Paris. — Envoi Notice gratis.

Pâte et Sirop d'ESCARGOTS DE MURE
Guérison certaine des RHUMES Irritations de la Gorge et de la Poitrine, Toux opiniâtre.
PÂTE : 1 FR. — SIROP : 2 FR.

Dépôt Général de **VALCOOLATURE d'ARNICA**
de la TRAPPE DE NOTRE-DAME-DES-NEIGES
Remède souverain contre toutes blessures, coupures, contusions, défaillances, accidents cholériques.

THE DIURETIQUE DE MURE
Facilite l'Emission des Urines, calme les Douleurs des Reins et de la Vessie, entraîne les Gravieres et le Mucus, et rend aux Urines leur limpidité normale.
Bouteille franco, 2 fr. dans toutes Pharmacies.
Ph^o MURE, GAZAGNE Gendre et Sr, à Pont-St-Esprit (Gard).
Refuser les contrefaçons Exiger le nom de MURE

Convalescents travailleurs, cyclistes, chasseurs, touristes, penseurs voulez-vous recouvrer vos forces épuisées par la maladie, le travail ou les excès, résister aux fatigues les plus rudes, combattre l'essoufflement, rendre l'activité à votre cerveau affaibli. Usez du **Glycéro-Kola** ou du **Glycéro arsenic Henry Mure**. Notice gratis.

Un flacon, 4 fr. 50; 2 flacons, 8 francs; franco contre mandat-poste adressé à la Maison Henry Mure, à Pont-Saint-Esprit (Gard).

Eviter les contrefaçons
**CHOCOLAT
MENIER**
Exiger le véritable nom

UN MONSIEUR

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau: dartres, eczémas, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire par lettre ou par carte postale à M. VINCENT, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier et enverra les indications demandées.

LA PETITE GRAMMAIRE
des Opérations de Bourse est envoyée gratis sur demande faite à M. MILLIAUD, 21, faubourg Montmartre, PARIS

ASTHME ET CATARRHE
 Guéris par les CIGARETTES
 ou la POUDRE **ESPIC**
 Oppressions, Toux, Rhumes, Névralgies.
 Le FUMIGATEUR PECTORAL ESPIC est le
 plus efficace de tous les remèdes pour
 combattre les Maladies des Voies respiratoires.
 Il est admis dans les Hôpitaux Français et Etrangers.
 Toutes Pharmacies, 2^e la Boite. Vente en gros : 20, rue St-Lazare, Paris.
 EXIGER LA SIGNATURE CI-CONTRE SUR CHAQUE CIGARETTE

ÉPILEPSIE

Guérison certaine par l'Anti-Epileptique de Liège de toutes les maladies nerveuses et particulièrement de l'épilepsie réputée jusqu'aujourd'hui incurable.

La brochure contenant le traitement et de nombreux certificats de guérison est envoyée franco à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

S'adresser à M. FANYAU, pharmacien, à LILLE (Nord).



LESSIVE PHÉNIX

NE SE VEND QU'EN PAQUETS

de 1, 5, et 10 kilogr., 500 et 250 gr.
portant la signature J. PICOT

Tout produit en sac toile ou en vrac, c'est-à-dire non en paquets signés J. PICOT, n'est pas de la

LESSIVE PHÉNIX



L'éloge de la M^{me} EXCOFFIER n'est plus à faire, mais cependant nous tenons à recommander à nos lecteurs le nouvel Etablissement que M. H. EXCOFFIER, a fondé à Paris, 7, Rue du Havre, en face la gare Saint Lazare, sous le nom de

HOTEL ET DINER DU PRINTEMPS
 Il comporte, outre un Restaurant de premier ordre, un Hôtel avec tout le confort moderne et aux prix les plus modérés.

CHAUVES

J'envoie **GRATIS** le moyen d'arrêter, de suite, la Chute de vos Cheveux et de vous faire repousser rapidement une Chevelure forte et abondante (Diplôme d'honneur, attestations). Dr PAK, Institut Capillaire, 40, rue Blanche, Paris.

PRESTER
 POUR IMPRIMER
 Soi-même

RAGUENEAU
 11, r. des TOURNELLES 11
 (BASTILLE) - PARIS
 SUCCES GARANTI

Écriture, Plans, Dessins ou Caractères d'Imprimerie
 SPÉCIMEN FRANCO

Parmi les favorisés de la dernière promotion ministérielle; citons M. A. VINCENT, pharmacien à Grenoble, nommé officier d'académie. M. Vincent est non seulement un pharmacien des plus populaires, mais il est aussi, dans sa région, président de plusieurs sociétés musicales et orphéoniques.

n'avouerais-je pas que, pendant un accès plus violent, je saisis le coussin du canapé et je tentais de l'étouffer sous ce poids, renouvelant sans le savoir, ou tout au moins sans le vouloir, les exploits du More de Venise. Je ne sais trop ce qui serait arrivé, si la domestique n'était venue dégager sa maîtresse, et mettre à la porte ce trop inflammable potache. J'étais donc chassé du paradis, et passais mes journées à surveiller le magasin, lorsque je fus surpris par un de mes amis dans cette occupation de casserole amoureuse.

— « Vous voulez savoir ce qui se passe dans ce magasin, inutile de rester ici, venez avec moi. »

Je le suivis docilement et nous arrivâmes au cinquième étage d'une maison du cours Morand, où nous fûmes reçus par une jeune femme, qui fit la grimace en me voyant apparaître sur les talons de son ami.

— Non, Henry, disait-elle, laissez-moi, je suis fatiguée aujourd'hui.

Mais Henry Merle avait déjà fixé sur elle ses yeux clairs, bleu de faïence, dont je me rappelle encore aujourd'hui l'expression, et deux minutes après, la malheureuse était plongée dans un sommeil magnétique.

— Et maintenant, me dit Henry, faites un voyage; c'était l'expression consacrée, à cette époque où les expériences de sommeil magnétique étaient encore à leur début, en l'an de grâce 1846; je lui pris la main et lui demandai: où sommes nous?

— Dans un grand magasin rempli de friandises.

— Que voyez-vous?

— Une jeune et jolie femme.

— Est-elle seule?

— Non, il ya un Monsieur près d'elle.

— Comment est-il?

— Je ne le vois pas bien; cependant, je distingue un habit noir et une cravate blanche.

Plus de doute, c'était cet abominable Deguin. Je lâchai la main et je m'affalai sur un fauteuil, mais Henry prit de suite ma succession et, continuant le dialogue lui demanda ce qu'elle faisait.

— Elle..., elle... On voyait sur sa figure une hésitation à répondre; ses traits étaient contractés.

— Que fait-elle? reprit Henry d'une voix formidable, je veux le savoir.

— Elle..., elle... pèse des massépains, finit par dire la patiente.

Anges du ciel, elle était innocente. Je descendis les escaliers quatre à quatre, laissant mon ami avec la voyante. J'entraî en coup de vent dans le magasin et demandai, avec fureur, à la jeune

femme ce qu'elle faisait et avec qui elle était un moment auparavant.

Elle venait, me répondit-elle, de peser des massépains et l'homme à l'habit noir et à la cravate blanche n'était autre que le domestique d'un de mes parents, M. S... Je courus interroger l'honnête lardin qui me confirma la véracité des dires de mon amie.

La réconciliation fut donc complète, mais de peu de durée. Je montais, quelques jours après, dans la rotonde des messageries Laffitte et Gaillard, qui me déposèrent 70 heures après dans la cour de la rue Montmartre, prêt à prendre ma première inscription de droit. Et voilà comment je passais heureusement mon examen de bachot, mais encore fallut-il se mettre à deux pour réussir. Quelle fut la part de chacun des deux associés dans cette affaire et quelle somme d'efforts durent-ils dépenser l'une et l'autre, — l'une surtout, c'est un mystère qui ne sera jamais éclairci.

Emile DELON.

EXPOSITIONS DE PEINTURE

L'exposition de notre excellent peintre de marines et paysages V. Flipsen-Philipsen aura lieu du 16 novembre au 10 décembre, de 10 heures du matin à 4 heures du soir, 1 rue Voltaire (angle rue Moncey) dans l'atelier de l'artiste.

C'est également dans son atelier, rue de la République, 45, que M. Clovis Terraire, qui s'est fait une si belle place parmi nos paysagistes lyonnais, nous invite à visiter ses travaux du 15 au 20 novembre.

Une troisième exposition, celle des peintres Godien, H. Guy et Pourchet, s'ouvrira à la Vie Française, rue Président-Carnot, le 15 novembre. Cette exposition sera publique de 9 heures à midi et de 2 heures à 8 heures. Elle prendra fin le 25 novembre.



L'ESPRIT des AUTRES

— Enfin Z... ne s'aperçoit donc pas que sa femme le rend la risée de tout le monde?

— Il n'ignore rien; mais il a là-dessus sa manière de voir...

— Alors, sa manière de voir consiste à fermer les yeux?

Réponse d'un jeune candidat :

— Dans laquelle de ses batailles fut tué Turenne?

Le candidat, après réflexion :

— Ça doit être dans sa dernière!

Les enfants terribles.

— Dis-moi papa, interroge Tomy, pourquoi donc que tu es le maître et François le domestique?

BIBLIOGRAPHIE

L'ART DU THÉÂTRE

L'Art du Théâtre (51, rue des Écoles, Paris) fait paraître un numéro spécial sur :
Les Barbares

Soixante gravures dans le texte et deux planches hors texte en couleur constituent une illustration merveilleuse. Grâce au texte entièrement écrit par M. Gheusi, le collaborateur de Saint-Saëns et de Sardou, le lecteur assiste à la genèse de l'œuvre, il suit jour par jour l'exécution, les corrections, les remaniements du poème et de la partition, il assiste enfin aux répétitions jusqu'à la première représentation. La correspondance de Saint-Saëns et de Sardou l'initie au travail formidable que nécessite la mise au point d'un opéra, pour la vaste scène de notre Académie nationale de musique.

Une quantité de croquis de Couturier pris pendant les répétitions animent le texte. En outre, toutes les esquisses et maquettes de Jambon ayant servi à l'établissement des décors sont reproduites, tous les artistes et quelques groupes de danseuses ont été photographiés. Grâce à des instantanés, les coulisses de l'Opéra offrent une véritable surprise : c'est ainsi qu'on voit deux couples... de bœufs passer majestueusement.

Fac-similé d'esquisse de la partition improvisée par Saint-Saëns, croquis de Sardou pour la Farandole, bureau du Directeur avec auteurs et interprètes, costumes de Bianchini, etc., etc., tout est reproduit. Ce numéro de *L'Art du Théâtre* donne l'histoire et l'illustration complète des *Barbares*; il est vendu 1 fr. 75 chez tous les libraires.

Aujourd'hui paraît le premier numéro de **SCIENCE, ARTS, NATURE**. *Revue hebdomadaire illustrée des sciences et de leurs applications*. Un service gratuit pendant un mois sera fait à toute personne qui le demandera aux bureaux de la Revue: 23, Chaussée d'Antin, à Paris (IX^e).

LE MONDE ILLUSTRÉ

13, quai Voltaire, Paris.

Sommaire du numéro 2327 du 2 novembre 1901.

Chroniques : Courrier de Paris, par Paul Perret; Le glas de la Toussaint, par Martin Videau; Les Chasses à courre. — Une grève ratée, par L. de Montarlot; Les missions en Chine, par Victor Gædorp.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Revue comique, Petit courrier des Théâtres, Actualités; Sport, par A. Wimille, Courses, par Archiduc; Les livres nouveaux; etc; etc.

Supplément: *La Femme du Monde*. — Mme la duchesse d'Uzès, en costume de chasse. — Les châteaux de Boursault et de Bonnelles. — Une conférence d'inauguration. — L'âme orpheline, roman. — Musique: Printemps frileux (mélodie). — Ouvrages de Dames. — Concours hebdomadaires, etc.

Sommaire du numéro 2328 du 9 novembre 1901.

Chroniques: * Courrier de Paris, par Ph. Maquet; * Les drapeaux de Chine et de Madagascar; * La question d'Orient, par Noël Nozeroy; Les ateliers de mutilé, par Maurice Obéric.

Explication des gravures, Echecs, Rébus, Revue comique, Petit courrier des Théâtres Actualités; Sport, par A. Wimille, Courses, par Archiduc; Les livres nouveaux; etc.; etc.

Supplément; *La Femme et le Monde*. — Mme Ackté et son mari. — Différents portraits de Mme Ackté. — Le buste de Sa Majesté la Reine Régente d'Espagne. — Petit Bœdéker mondain. — La critique de a mode. — Monsieur ou Madame? — L'Ambassade française à Rome. — Autour des Premières: Mlle Mégard. — M. Clémenceau et M. Gémier. — L'âme orpheline, roman. — Ouvrages de Dames. — Concours hebdomadaires, etc.



Spectacles et Concerts

CASINO DES ARTS

Tous les soirs, à 8 h. 1/2, concert et spectacle varié.

PALAIS DE GLACE

17, Boulevard du Nord.

Patinage sur vraie glace, ouvert tous les jours de neuf heures et demie du matin à onze heures et demie du soir, sauf les mercredis. Concert à toutes les séances. Cars-Rippert gratuit de la place Kléber au Palais-de-Glace.

CONCERT DE L'HORLOGE

Cours Lafayette.

Concert tous les soirs, à 8 heures.

GUIGNOL DU GYMNASE

30, quai Saint-Antoine.

Tous les soirs *Barbe bleue* pièce comique à grand spectacle en 6 tableaux.
Dimanches et Fêtes matinée de famille à 2 heures.

BULLETIN FINANCIER

Les dispositions du marché restent plutôt satisfaisantes, mais, il se fait actuellement si peu d'affaires que les cours se maintiennent difficilement.

Nos rentes ont légèrement fléchi: le 3 0/0 à 100,72 au lieu de 100,30, le 3 1/2 0/0 cote 101,05 dernier cours.

Le Crédit Foncier s'inscrit à 676, le Comptoir National d'Escompte à 555 sans changement. Le Crédit Lyonnais se retrouve à 977 et la Société Générale à 601.

La cote des Chemins français est meilleure le Lyon, fait 1.580; le Nord, 1975 et l'Orléans à 1590.

Le Suez a baissé de 10 francs, à 3.732.

L'Extérieure s'inscrit à 70,12, l'Italien à 99,20, le Portugais à 26,15.

Le Russe, 5 0/0 1891, cote 83,05.

Le Serbe, 4 0/0 unifiée, se traite à 165,55.

Le Turc D, fait 23,82 et la Banque Ottomane à 516.

Signalons une vive reprise de cours et d'affaires sur le marché des Mines.

On a parlé d'arrangements pacifiques entre les Boërs et l'Angleterre.

Le propriétaire-gérant: V. Fournier.

Imp. P. Legendre & C^o. — Lyon.

COEUR

Palpitations, Affections mitrales ou aortiques, Anévrismes
Hydropisies guéries par
DRAGÉES

TONI-CARDIAQUES LE BRUN

(CAFÉINE IODOFORMÉE ET STROPHANTUS)

Dépot gén.: PHARMACIE CENTRALE, Faub. Montmartre, 52, Paris

Médaille d'Or, Havre 1887

MESDAMES! contre douleurs, résistances des époques, les **Pilules MICHEL**, pharm., rue des Fabriques, Bruxelles (Belgique), agissent toujours sans danger. Elles sont supérieures à l'Apiol, à la Rue et à la Sabine. Brochure franco sur demande affranchie pour l'étranger.

HYGIÈNE et BEAUTÉ de la PEAU

Préparée par
CRÈME VELOUTINE Ch. FAY

9, rue de la Paix, Paris. Invent. de la Veloutine

CRÈME SIMON
POUDRE SAVON

† Sont adoptés par les Dames du monde entier pour adoucir, velouter, blanchir la peau du visage et des mains. †
Se méfier des contrefaçons et imitations

APPROBATION DE L'ACADEMIE DE MEDECINE

ANÉMIE, CHLOROSE (PÂLES COULEURS)
VÉRITABLES
Pilules
DU
D. BLAUD
UNE DES PLUS SIMPLES, DES MEILLEURES ET DES PLUS ÉCONOMIQUES PRÉPARATIONS FERRUGINEUSES
Professeur BOUCHARDAT (Form. Mag. 1313)

Les pilules ne se détériorent pas, mais se vendent en flacons de 100 et 200 pilules au prix de 3 et 5 fr. **BLAUD**
Chaque pilule porte gravé le nom

129 Se trouvent dans toutes les Pharmacies.

Demandez dans toutes les Épiceries

Les **BISCUITS VANILLÉS**

L. ROCHÉ

Qualité supérieure, goût exquis
Se conserve indéfiniment

PRIX RÉDUIT

DÉPOT GÉNÉRAL POUR LE DÉPARTEMENT DU RHÔNE
6, Rue de Jussieu, LYON



PARIS
GRANDS MAGASINS DU
Printemps
NOUVEAUTÉS

Nous prions les Dames
qui n'auraient pas encore
reçu notre Catalogue illustré
« Saison d'Hiver »,
d'en faire la demande à
MM. JULES JALUZOT & C^{ie} Paris
L'envoi leur en sera fait
aussitôt **gratise franco.**

Grand Assortiment de
VINS FINS & LIQUEURS
Dumas - Yelmini
3, Place Bellecour, 3
LYON
Spécialité de Madère et Malaga d'Origine
Dépôt de la Grande Chartreuse

Vient de paraître **LE WAGON** Vient de paraître
Vient de paraître Vient de paraître

Indicateur des Chemins de fer P.-L.-M.
des Compagnies de l'Est de Lyon, de l'Ouest Lyonnais, du Sud-Est, etc.

1901 — SERVICE D'HIVER — 1902

Prix : 0.30 centimes

En vente : AGENCE FOURNIER, 14, rue Confort, Lyon, dans les
bibliothèques des gares, chez les libraires, débits de tabac, etc.

LE BUREAU
DE
LITTÉRATURE
INTERNATIONALE

CURT RADLANER

Allemagne, Berlin, W. 10.
Regentenstrasse, n° 12
désire confier à des
ÉCRIVAINS HOMMES & DAMES
de bonnes traductions
(nouvelles et romans allemands)
A DES CONDITIONS TRÈS AVANTAGEUSES

CHALLES-LES-EAUX
HOTEL DE FRANCE

Grand parc bien ombragé
Cuisine bourgeoise. — Chambres
confortables. — Prix modérés

BELLE JARDINIÈRE

PARIS 2, Rue du Pont-Neuf, 2 PARIS

LA PLUS GRANDE MAISON de VÊTEMENTS
DU MONDE ENTIER

VÊTEMENTS

pour HOMMES, DAMES et ENFANTS

TOUT ce qui concerne la **TOILETTE**
de l'Homme et de l'Enfant

Envoi franco des CATALOGUES ILLUSTRÉS et ÉCHANTILLONS sur demande.

Expéditions Franco à partir de 25 Francs.

SEULES SUCCURSALES : LYON, MARSEILLE, BORDEAUX, NANTES, ANGERS, SAINTES, LILLE.



MAISON FONDÉE EN 1858
SUPRÊME
EAU DE NOIX
Louis DENOIX & Brive la Gaillarde

FABRIQUE DE LAINES
Tapisseries, Canevases et Soies

AUX PETITS GOBELINS



10, rue Bât-d'Argent, Lyon
Bon marche exceptionnel. Délai au prix du gros
Dépositaire de la Laine'stuart



ORFÈVRERIE
COUVERTS
En vente chez tous les Bijoutiers

N. CAILAR, BAYARD & C^{ie}



A VERSOIX (Canton de Genève Suisse)
min. de gare, port et arrêt tramways, vue superbe sur lac et montagnes. Situation
climatérique de 1^{er} ordre

VILLAS NEUVES DE 6 A 7 PIÈCES

5 distribuées, eau à volonté, beaux ombrages, prêtes à être habitées: 6 pièces
et 800 mètres terrain, Fr. 14 500; 7 pièces et 800 mètres terrain, Fr. 16 500—
Facilités de paiement. — Proximité lac et rivière. — Magnifiques sites. — Excursions.
Téléphone 4423. — S'adr. à M. C. D. Peuille, ing. à Versoix.

CRÉDIT A TOUS MONTRES. BIJOUX
PENDULES, ORFÈVRERIE
Seul propriétaire du **Diamant RAGMAR**
nouvelle découverte. Demandez Catalogue
GRATIS pour chaque genre d'article au
Directeur de **L'ABONDANCE**, 6, rue
de Chantilly, PARIS.

Anc. M^{re} VIENNET, Fondée en 1837

PIANOS
9, Place Jacobins, 9
LYON
Ch. MORETTON & C^{ie}
Envoi franco Catalogue illustré